

Commentaires de lecture des 9 et 16 mars 2021

CAMILLERI Andrea (1925-2019), *Il giro di boa* (2003, Sellerio, 260 p.)



C'est l'un des romans les plus sombres autour de l'habituellement jovial et efficace commissaire Montalbano... Autre particularité, il est entièrement écrit en sicilien. Tout part du G8 qui s'est tenu à Gênes en 2001 et qui a connu de grosses manifestations réprimées violemment par la police (1 mort, beaucoup de blessés).

Lorsqu'il apprend que pour justifier une irruption violente dans l'école Diaz qui logeait les media - afin de détruire les images des violences policière - les policiers ont « caché » deux cocktails Molotov dans les locaux, Montalbano se demande ce qu'il fait dans cette police corrompue et se prépare, éccœuré, à donner sa démission. Il prend un RV avec le questeur ...auquel il ne se rendra jamais parce que les événements vont le secouer d'abord, le remotiver ensuite.

Il va d'abord rencontrer, alors qu'il nage un soir avec l'énergie du désespoir, un cadavre bien abimé qu'il ramène à grand-peine sur le rivage. C'est le début des grands débarquements d'immigrants en Sicile, il pense donc d'abord à l'un d'entre eux. Sauf que le légiste lui apprend que le cadavre, d'un blanc, a été lié poignets et chevilles avec du fil de fer, et qu'on découvrira à la longue que c'est un trafiquant notoire. Mais de quoi ?

Un peu plus tard, sur le port, Montalbano freine la fuite d'un gamin d'une dizaine d'années pour le ramener vers celle qui paraît être sa mère. Hélas, il découvrira par la suite que l'enfant fuyait cette femme. Il le retrouve écrasé volontairement par une voiture anonyme, et s'en voudra tout le roman d'avoir cru bien faire.

C'est une forte et sombre histoire où Camilleri déverse son indignation sur ces trafics d'enfants qui malheureusement, comme en Amérique latine, étaient une triste réalité.

J'emploie l'imparfait avec espoir.

Claudine LAURENT

CAMILLERI Andrea (1925-2019), *Racconti quotidiani* (2001, Libreria dell'Orso, 90 p.)



Andrea Camilleri était un metteur en scène et un écrivain italien. Il est internationalement connu pour ses romans policiers où enquête le commissaire Montalbano.

Ce petit volume regroupe 21 billets d'humeur ou chroniques parus dans la presse italienne (*Il Messaggero*, *La Repubblica* et *La Stampa*) entre octobre 1997 et janvier 1999.

Les textes partent souvent d'un point d'actualité ou d'une date particulière (fête des mères, journée de la femme, la Toussaint) ou de l'anniversaire d'un événement historique.

Andrea Camilleri est déjà un "lanceur d'alerte" quand il raconte que les enfants romains pensent que les poulets ont six cuisses, ou lorsqu'il évoque le réchauffement climatique ou l'avenir du téléphone portable.

Il insiste sur l'importance du lien social et des traditions comme dans la très belle chronique *Le jour où les morts perdirent le chemin de la maison*.

Ses lignes, parues il y a presque 25ans, n'ont pas pris une ride.

Son inspiration vient aussi d'anecdotes personnelles ou autobiographiques. Il nous raconte ainsi sa vie d'écrivain, sa dette envers Simenon qu'il a découvert à l'âge de 7 ans, la naissance

de ses polars et la création du personnage de Montalbano qu'il a voulu à l'opposé de celui de Maigret.

Il évoque à plusieurs reprises son amour pour les femmes et l'importance qu'elles ont eues dans sa vie. Mais on sent chez lui une profonde tendresse envers l'espèce humaine en général et une grande indulgence pour ses faiblesses.

La plupart de ces textes sont traités avec beaucoup d'humour, de fantaisie et d'autodérision mais il y a aussi une large place laissée à l'émotion et à la nostalgie, sans jamais aucune aigreur.

Un petit livre très enrichissant et agréable à lire.

Sylvie MARY

DE LUCA Erri, *In nome della madre* (2006, Feltrinelli, 80 p., trad Danièle Valin chez Gallimard, 2006 : *Au nom de la mère*)



C'est l'histoire de Marie et Joseph depuis la visite de l'ange Gabriel annonçant à Marie qu'elle portera un enfant en restant vierge jusqu'à la naissance de Jésus.

C'est l'histoire, jamais racontée, de Marie devant affronter l'opprobre de la communauté juive pour être enceinte avant le mariage.

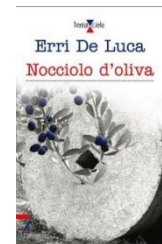
C'est l'histoire du soutien inconditionnel de Joseph " Je serai son père mais ce sera ton fils".

C'est l'histoire du voyage de Marie accompagnée de Joseph entre Nazareth et Bethléem pour accoucher, seule, dans une grange.

C'est surtout l'histoire du lien indéfectible d'une mère et son enfant qui se noue durant la grossesse, empreint d'une infinie tendresse, comme pour toutes les mères.

Micheline GOUISSET

DE LUCA Erri, *Nocciolo d'oliva* (2002, Messaggero, 120 p., trad Danièle Valin chez Gallimard, 2004 : *Noyau d'olive*)



Nocciolo d'oliva a paru en 2002, l'année où Erri de Luca recevait à cinquante-deux ans le Prix Fémina Etranger pour *Montedidio*, conte d'initiation où un ange révèle à un cordonnier juif que sa bosse est l'étui des ailes qui l'emporteront de Naples à Jérusalem .

Toute l'œuvre de De Luca, largement traduite, a aujourd'hui une reconnaissance internationale . L'auteur y est très présent : son enfance napolitaine, ses engagements politiques de jeune homme, son choix d'un travail manuel - car il fut maçon, ouvrier pour gagner sa vie jusqu'à ce que le succès de ses livres lui permette, tardivement, d'en vivre - son amour de la montagne, son attachement aux siens, à sa mère. Ce sont des thèmes qui peuvent le rapprocher d'autres écrivains mais sa passion irrésistible pour la Bible dont témoigne précisément *Noyau d'olive* peut poser question puisque Erri de Luca tient à s'affirmer non-croyant. Il a appris l'hébreu pour lire l'ancien testament dans le texte d'origine et le passage lu a à son lever, cette *poignée de vers*, habitera sa pensée toute la journée, "comme un noyau d'olive" qu'on retourne dans la bouche .

Dans la préface Erri de Luca s'explique sur ce qui l'empêche absolument d'être croyant : prière et pardon lui sont impossibles et dans le chapitre éponyme, il décrit son statut de simple "passant d'écritures saintes" et non pas résident. Lecteur fasciné et réaliste il relit ces textes au pied de la lettre, leur donnant corps et vie au sens le plus élevé et le plus quotidien des mots. Il prend parti, comme s'il s'agissait de ses familiers et des nôtres, pour *Tamar* la juste qui veut un

filis ou pour *Reuben* qui souffre de voir sa mère si mal aimée de son père ou encore pour *David* qui ne craint pas, quoique roi, de se montrer dans la joie et le rire. Et qui n'a pas sa connaissance des textes sacrés peut sans peine entrer dans ces récits, ces portraits : ce sont de simples histoires de vie.

Sa démarche peut rappeler, malgré des différences de statuts et de personnes, celle de la psychanalyste Françoise Dolto, plus de vingt ans avant lui, dans *L'Évangile au risque de la psychanalyse* (1978). En revisitant à sa façon le Nouveau Testament, elle le rend accessible à tout lecteur.

Mais d'où serait venue à Erri de Luca cette passion de non-croyant pour les saintes écritures, présente aussi dans bien d'autres de ses textes ? Nous donnerait-il lui-même une réponse ?

Dans la nouvelle *Le ciel dans une étable* publiée en 2013, il raconte comment son père, jeune officier en 1943, lors de la débandade de l'armée italienne, fut ébranlé par la sérénité d'un vieux juif qui, devenu incapable de prier, laissait au vent le soin de feuilleter un livre sacré, écrit dans une langue aux caractères étranges. Ce sage fut un soutien pour lui dans leur petit groupe de six fugitifs fuyant les Allemands. Aldo de Luca n'en resta pas moins "athée de guerre" et son fils Erri, qui déchiffra l'hébreu, restera athée de père, auprès d'une mère croyante. Ébranlé, admiratif, mais pas converti.

Nicole Zucca

DE MARCHI Cesare, *Fuga a Sorrento* (2003, Feltrinelli, 150 p.)

L'auteur, Cesare De Marchi, né en 1949 à Gênes, publie en 2003 ce recueil qui porte le titre du récit central, et contient deux autres récits.



Le premier : *Incipiens quidam* (un insensé) met en scène Giovanni Petrucci, philologue, enseignant retraité qui effectue des recherches à la bibliothèque nationale de Florence. Il s'attache à un certain Lapo Pegolotti né vers 1297 à Florence et dont il découvre les lettres. Il s'agit d'un homme contraint de seconder son père dans son métier de marchand mais épris de lecture et de poésie, lui-même poète.

Lapo, après le décès de son père, doit reprendre à son compte le commerce sur terre et sur mer. Au cours de ses pérégrinations commerciales, il rencontre Dante, rejoint un peu plus tard Pétrarque en Provence puis de retour à Florence reçoit la visite de Boccace.

Petrucci immergé dans ses recherches, croit voir Lapo en personne près de l'Arno puis dans sa propre chambre.

Fuga a Sorrento met en scène un personnage - dont on ignore tout d'abord l'identité - qui s'enfuit d'un couvent et ne va cesser de fuir de peur d'être rattrapé. Il est accusé d'infidélité à son maître le duc de Ferrare, pense être victime d'une conjuration et ne fait dans sa fuite, confiance en personne. En fait il est en proie à une souffrance mentale, une forme de schizophrénie. Il poursuit ses pérégrinations dans une nature plus ou moins hostile, la tête enténébrée et entend même des voix !

Sulli Alpi transporte le lecteur au XIXe siècle auprès du philosophe Hegel qui, accompagné de deux fidèles assistants, entreprend une longue excursion dans les Alpes suisses. Hegel qui a étudié les maladies de l'âme, mentionne en évoquant ses souvenirs, la folie de son ami le poète Hölderlin. Mais lui-même, tour à tour grossier, hilare, colérique à l'extrême, n'a-t-il pas, au fil de cette longue marche et des haltes dans les auberges, un comportement souvent incohérent, voire inquiétant ?

Dans ces récits l'auteur réinvente l'Histoire en mettant en scène à des époques diverses des

lettrés, penseurs ou poètes, pour certains figés dans leur gloire. Il évoque leurs failles, parfois leur folie, et les rend par là plus humains. La nature est intensément présente dans des descriptions que j'ai trouvées particulièrement réussies : en cela, Cesare de Marchi fait lui aussi œuvre de poésie.

Danielle FUSTÉ

FALACCI Oriana (1929-2006), *Lettre à un enfant jamais né* (1976, Flammarion, 140 p., titre it : *lettera a un bambino mai nato*, Rizzoli, 1975)

Oriana Fallaci est une essayiste et journaliste née à Florence en 1929 et morte en 2006. Elle s'engage dans la Résistance sous le régime de Mussolini. C'est une dissidente, une libre penseuse et une pionnière qui a déclenché beaucoup de discussions autour de thématiques telles que l'avortement, le rôle de la femme dans la société, l'homosexualité mais aussi l'intégration raciale. Après le 11 septembre 2001, elle a suscité de fortes polémiques en prenant position contre l'islam. Son livre sur le sujet *La rage et l'orgueil*, considéré comme un brûlot sera d'ailleurs interdit en France. Elle sera accusée de racisme religieux. Sa carrière de journaliste lui a fait interviewer de nombreuses célébrités dans le monde du cinéma, Fellini, Mastroianni, Hitchcock, mais aussi des personnalités politiques, Kissinger, Kadhafi, le Shah d'Iran, Khomeiny, Lech Walesa. Elle a été correspondante de guerre au Vietnam en 1967. Elle a écrit une quinzaine d'ouvrages traduits en vingt et une langues. Charlotte Wagner est sa traductrice attitrée en Français. Elle a obtenu plusieurs prix dont le prix Viareggio en 1979 pour *Un homme*, roman dédié à Alexandros Panagoulis, poète et homme politique grec, qui sera également son compagnon.



Lettre à un enfant jamais né est écrit à la première personne. Une femme, enceinte sans l'avoir souhaité, s'adresse à l'embryon qu'elle porte, s'interrogeant sur ce qui détermine le début d'une vie humaine. Il s'agit d'un véritable plaidoyer pour ou contre l'avortement. S'ils sont à cours d'arguments, partisans et opposants peuvent s'y référer, tout est dit. Au delà du choix de garder l'enfant ou non, cette future mère pose la question de la responsabilité d'enfanter dans l'absolu, elle dit « je prends la responsabilité du choix », responsabilité pour l'enfant « je t'impose cette violence de naître », mais aussi pour la société « Homère ou Hitler ». Ce qui est très ambigu, c'est qu'elle n'hésite pas un seul instant à assumer cette grossesse, elle se projette avec l'enfant, le voit comme un événement positif dans sa vie et pourtant, en lui parlant, elle lui fait le tableau d'un monde désenchanté, perverti, « la vie est une condamnation à mort », « découvrir que demain est hier ». Cet enfant est un espoir pessimiste en quelque sorte. En même temps, elle s'oppose à ce que cet enfant en gestation l'empêche dans sa vie de femme, dans sa carrière. Et justement, ça ne va pas bien se passer. Elle va donc s'insurger « Si nous voulons vivre ensemble, il nous faut trouver un compromis », « J'en ai assez de toi ». Ce livre est un bijou d'écriture. Il fait l'inventaire de tous les avis sur la naissance d'un enfant, celui de la mère, des femmes, des grands-parents, des hommes, des pères, des médecins, mais aussi des patrons et du fœtus. A citer des phrases d'anthologie : « La grossesse n'est pas une punition infligée par la nature pour faire payer le frisson d'un instant », « La mort et la vie se touchent » ou encore « Croire en Dieu, c'est avouer qu'on est fatigué et qu'on ne va pas y arriver tout seul ».

Marie SALADIN

FALETTI Giorgio (1950-2014), *La ragazza che guardava l'acqua* (2007, La nave di Teseo, 78 p.)



Giorgio Faletti a été romancier, chanteur, auteur de cinéma et de télévision, acteur. Ce livre très court a été écrit en 2007. C'est une nouvelle qui s'apparente à un conte.

Dans un lac de montagne, il y a un être solitaire et mystérieux qui vit dans une caverne sous-marine. Sans se montrer il vient à la surface de l'eau et observe le monde. Il est admiratif devant les couleurs de la nature autour du lac et regarde avec curiosité et peur les êtres qui viennent sur la rive. Il ressent leurs sentiments mais a trop peur pour se montrer.

Un jour un garçon l'aperçoit et, croyant voir un monstre, s'enfuit en criant. Depuis lors il se cache dans les plantes qui bordent le lac pour observer. Une autre fois, il réussit à s'approcher d'un chien qui ne s'enfuit pas. Enfin, un jour, au bord du lac apparaît une jeune fille au regard triste. A partir de ce moment-là il va jouer un rôle dans la vie de cette jeune fille.

C'est un livre reposant, avec de très belles descriptions ; facile à lire et mystérieux, car on ne sait rien de cet être bizarre. Chacun peut imaginer !

Colette DOMERGUE

GINZBURG Lisa, *Cara pace* (2020, Ponte alle Grazie, 250 p.)

Cara pace : deux mots pour dire le prix de la paix de l'âme, de la quiétude, de l'absence de conflits. Deux mots qui n'en font qu'un si l'on supprime l'espace qui les sépare : *Carapace*. La carapace que pourrait offrir une famille où les parents s'aimeraient et partageraient la même maison avec leurs enfants, les mettant à l'abri de toute instabilité, de tout abandon. Celle que Maddalena, la narratrice, s'est patiemment construite au fil des ans. Elle vit à Paris avec Pierre et leurs enfants. Elle ne travaille pas. Elle est heureuse. Mais le désir de retourner à Rome sur les lieux de l'enfance la taraude comme si elle pressentait qu'une cuirasse protège mais étouffe aussi et qu'elle peut se fissurer et laisser entrer la liberté d'être soi.

Lisa Ginzburg nous raconte l'histoire de deux sœurs soudées par l'abandon de leur mère, Gloria, qui un jour a quitté la maison sans crier gare. Elle a disparu. Maddalena et Nina ont pu voir sa photo affichée sur les murs du quartier. Mais elle revient. Ce n'était qu'une fugue avec un amoureux qu'elle ne quittera plus, acceptant ainsi la loi du père : ne rencontrer ses filles (8 et 9 ans) que deux dimanches par mois et toujours ailleurs qu'à la maison. La mort de la grand-mère qui laisse un héritage aux petites filles offre au père une idée de génie... leur acheter une maison dont elles sont propriétaires, recruter après appel à candidature Mylène, une jeune femme neutre, sportive qui maintient l'équilibre entre un père qui est amené à voyager et une mère amoureuse, interdite de visite.

La situation est (presque) banale mais l'écrivaine évite tous les clichés et toutes les duretés inhérentes au genre : pas de haine, pas de revanche à prendre, pas de pathos. C'est le lien entre les deux sœurs qui soutient le récit. Un lien indestructible entre une jeune sœur révoltée, assoiffée d'attention, d'affection, et la grande sœur raisonnable avec laquelle se confond la narratrice. Ce lien fusionnel, analysé avec finesse, se construit aussi dans l'amour resté intact pour la mère. Le récit est habilement construit. Au gré des chapitres il fait alterner présent et passé, mettant en lumière les traumatismes, les comportements, les choix de vie. Avec une distance que le style sobre et élégant renforce, suscitant ainsi l'intérêt du lecteur.



Louissette CLERC

SCIASCIA Leonardo (1921-1989), *Il consiglio d'Egitto* (1963, Einaudi, 180 p., trad Jacques de Pressac : *Le Conseil d'Égypte*, Denoël, 1966)



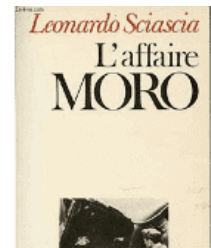
Ce roman touffu nous emmène dans la Sicile de la fin du XVIII^{ème} siècle, une Sicile travaillée par les échos des lumières nées en France, où les nobles comme le peuple rejettent l'autorité du vice roi. Il relate une histoire authentique d'une imposture remarquable. Un personnage à la frange de l'ordre de Malte, Giuseppe Vella transforme un récit de la vie de Mahomet en faux traité sur le Conseil d'Egypte qui aurait établi les règles de la féodalité en Sicile et des privilèges dont dispose la noblesse.

Le roman met en scène tout un ensemble de personnages qui représentent la société palermitaine, nobles, dirigeants, poètes, tenants de l'ordre traditionnel ou libéraux pénétrés des idées nouvelles des lumières, comme Di Blasi, ainsi que les mouvements de cette société. Vella soigne son faux traité matériellement et quant au contenu. Il va jusqu'à inventer une pseudo langue dans laquelle aurait été écrite le texte, et qui n'est autre que du maltais en caractères arabes, et qu'il prétend traduire. L'imposture, prend forme et s'impose au delà de Palerme, jusqu'à Naples. Parallèlement, l'avocat Di Blasi et ses amis essaient de faire progresser l'idée d'égalité. Il sera arrêté, cruellement torturé et exécuté. Où s'arrête la vérité et l'imposture dans l'histoire et dans la vie ? C'est le sens qui anime ce roman.

On peut être dérouté par une construction un peu décousue dans laquelle le lecteur manque de repères. Les personnages ne sont pas introduits, il n'apparaissent - à l'exception de Vella - que par leurs échanges discursifs, et, fait curieux dans un roman historique, les événements sont très minces et relégués au second plan. Le ton dérouté le lecteur : on passe du burlesque au tragique qui marque le sort de Di Blasi, sans solution de continuité. Plus qu'un roman historique c'est une sorte de fable destinée à interroger le sens de l'histoire vécue et de l'histoire relatée.

Elisabeth GRIMALDI

SCIASCIA Leonardo (1921-1989), *L'affaire Moro* (1978, Grasset, et Sellerio, 180 p., trad. Jean-Noël Schifano)



Le roman relate l'enlèvement le 21 avril 1978 d'Aldo Moro (AM), président de la Démocratie Chrétienne (DC) par les brigades rouges (BR), enlèvement curieusement qualifié par ces dernières de "prélèvement".

Après un préliminaire au style lourd et touffu, presque incompréhensible, l'auteur analyse le courrier de Moro, transmis pour une partie par les BR à la presse et à sa famille. L'enlèvement a lieu juste avant la publication du programme de la DC par Andreotti. AM sera enfermé dans une "prison du peuple". Un emprisonnement d'un peu plus d'un mois qui détruira complètement sa personnalité. Son lieu de séquestration ne sera jamais retrouvé. Tout cela, comme au début, dans un style lourd et confus.

De nombreuses références historiques, avec le parallèle de la situation en Italie durant cette période, sont souvent incompréhensibles : par exemple Koutousov, le vainqueur de la bataille de la Bérézina, ou encore Don Quichotte. Les lettres de AM transmises par les BR sont sibyllines. Sont-elles toutes écrites par la volonté de AM ? Pas sûr. Il souhaitait un échange de prisonniers, et allait dans le sens des BR. Il acceptait pour cela les compromis et les contradictions. La DC se dérobera très vite devant l'échange de prisonniers envisagé, malgré la pression internationale.

AM est retrouvé dans le coffre d'une voiture, dans une rue indiquée par les BR. Les causes de l'assassinat ne sont pas révélées, probablement une arme à feu.

En dehors du côté un peu brouillon, j'ai trouvé la lecture un peu indigeste.

Geneviève BONNEFOY

VITTORINI Elio (1908-1966), *Il garofano rosso* (1948, Mondadori, 240 p., trad Michel Arnaud chez Gallimard, 1950 : *L'œillet rouge*)



Né en 1908 à Syracuse, Vittorini passe son enfance dans divers lieux du sud-est de la Sicile, au gré des affectations successives de son père, employé d'une société de chemins de fer. Sa fascination pour le train et le voyage transparaîtra dans toute son œuvre. Sa recherche avide d'expériences plus fortes que les études bourgeoises auxquelles le destinaient ses parents le pousseront à fuguer plusieurs fois de chez lui.

Il garofano rosso est la transposition autobiographique d'une période charnière de son adolescence. Le roman, écrit à la première personne, commence en 1922 quand le protagoniste, collégien de 14 ans, organise une grève dans son établissement en soutien à la marche fasciste sur Rome. Il se termine en 1924, l'année de l'assassinat du député Matteotti : il abandonnera alors ses études, pour peut-être ne jamais les reprendre. Entretemps il aura fait l'apprentissage de l'amour, d'abord platonique envers Giovanna, une belle jeune fille distante dont il a reçu en cadeau un œillet rouge, puis charnel et passionnel auprès de Zobeida, une pensionnaire du bordel de la ville.

Son amitié étroite avec Tarquinio, un garçon de deux ans plus âgé que lui, servira de fil conducteur au récit. Ils habitent la même chambre d'une pension pour collégiens. Ils ne cessent de converser entre eux sur leurs amours respectives, tout en prenant chacun garde d'en dévoiler le moins possible à l'autre. Au fil des saisons ils se sépareront, puis se retrouveront occasionnellement, et finalement le temps sera venu pour chacun de suivre sa propre voie.

Ce roman a été édité en un volume en 1948, mais il avait été publié bien plus tôt sur la revue *Solaria*, en six épisodes, de 1933 à 1936, d'où peut-être le découpage très marqué de la narration. Le vécu des deux garçons nous tient en haleine au fil des pages. Le texte est visiblement ciselé et le récit coule naturellement. Hemingway admirait la qualité d'écriture de Vittorini, que l'on retrouve dans son autre roman, le célèbre *Conversazione in Sicilia*.

François GENT